EXTRAIT DES *ÉTUDES*, NOVEMBRE 1892.

L'« APOTHÉOSE » DE RENAN

PAR

LE P. V. DELAPORTE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS



PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1893

L'« APOTHÉOSE » DE RENAN

DU MÊME AUTEUR

Récits et Légendes. In-18 jésus ; 1re série. 7e édition. Retaux. 3 fr.

Récits et Légendes. In-18 jésus ; 2e série. 6e édition. Retaux. 3 fr.

L'Art poétique de Boileau, commenté par Boileau et par ses contemporains. 3 beaux volumes in-8 d'environ 400 pages chacun. Desclée, Lille et Paris, 30, rue Saint-Sulpice. . . . . 12 fr.

Du Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV, thèse de doctorat ès lettres. 1 volume gr. in-8. Retaux. . . . . 7 fr. 50.

De Historia Galliæ publica, privata, litteraria, regnante Ludovico XIV, latinis versibus a Jesuitis Gallis scripta. Thesis facultati litterarum Parisiensi proposita. 1 vol. in-8. Retaux. . 5 fr.

Œuvres choisies du R. P. J.-B. Fougeray (*Poésie et prose*), recueillies par le P. V. Delaporte. 1 beau volume in-8, avec portrait. Retaux. . . . . 5 fr.

THÉATRE DE COLLÈGE

Un Proverbe de France : *Fais ce que dois ;* en un acte, en vers. Représenté pour la première fois à Canterbury, devant Mgr le Comte de Paris. In-4 de 16 pages. Desclée, Lille, Paris.. 30 c.

Loc'h Maria, drame en trois actes, en vers. 2e édition. 1 volume in-18 jésus. Retaux. . . . . 2 fr.

Une page d'histoire de France, un acte en vers, 2e édition. In-12. Retaux. . . . . 1 fr.

Louis de Gonzague, un acte en vers. 2e édition. In-12. Toulouse (*Messager du Cœur de Jésus*), 16, rue des Fleurs. . . . . 25 c.

La Revanche de Jeanne d'Arc, drame en quatre actes, en vers. In-12. Retaux. . . . . 2 fr.

Le Baptistère de la France, un acte en vers. In-12. Retaux. 1 fr.

Louis XVII, trois tableaux, en vers. In-24. Desclée, Paris, 30, rue Saint-Sulpice. 30 c.

EXTRAIT DES *ÉTUDES*, NOVEMBRE 1892

L'« APOTHÉOSE » DE RENAN

PAR

LE P. V. DELAPORTE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS



PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1893

L'« APOTHÉOSE » DE RENAN

Ernest Renan, ancien élève de Saint-Sulpice et clerc minoré, apostat, ennemi du Christ et insulteur de la morale, auteur de la *Vie de Jésus* et de l'*Abbesse de Jouarre*, deux fois académicien, grand officier de la Légion d'honneur, vient d'être enterré aux frais de l'État, escorté de tous les corps de l'État, — le clergé excepté, — avec tous les honneurs dont l'État dispose.

Cette « morne fête funèbre, couronnement assez froid de cette éclatante existence [1] », aura un lendemain. Le cadavre de Renan sera traîné en grande pompe, aux frais de l'État, dans l'église laïcisée et souillée du Panthéon. Double scandale, double ignominie sacrilège, double crime et blasphème national. L'indignation est inutile ; le mépris serait insuffisant. Le premier sentiment qui s'impose est la pitié pour ceux qui ne savent pas ce qu'ils font ; et avec la pitié et le mépris, la crainte pour un peuple dont les maîtres savent trop bien ce qu'ils veulent. Dès aujourd'hui on peut se demander : A quand le châtiment?

Tout le monde a lu les récits détaillés de l'apothéose officielle décernée à la dépouille de Renan,

1. M. de Mazade, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1892.

le 7 octobre ; notre but n'est pas de raconter à nouveau ce que tout le monde connaît. Mais il nous semble à propos de recueillir quelques fragments de cette histoire peu glorieuse et instructive; d'y joindre quelques menus souvenirs glanés au pays même d'Ernest Renan ; enfin de tirer de tout cela quelques leçons pour ceux qui peuvent voir et entendre.

Commençons d'abord par féliciter les compatriotes bretons de Renan. On ne leur infligera point, comme ils le craignaient encore il y a trois mois, la présence de cet odieux cadavre dans leurs murs. Il restera où il doit rester : dans la ville où cet homme a commis son apostasie et ses livres; là où pendant de longues années il a poursuivi son apostolat de doute et de corruption. Il sera bien à sa place au centre ou au sommet du quartier des Écoles, où il distribuait à la jeunesse universitaire des conseils trop faciles à suivre et trop bien suivis. Qu'on l'y transporte, c'est justice ; mais à Tréguier, on se réjouit d'en être débarrassé ; et l'on a raison.

I

Au mois d'août dernier, nous visitons Tréguier, petite ville bretonne qui s'échelonne sur les flancs d'une colline verte, en face d'autres collines fertiles, au pied desquelles la mer se glisse et se joue, en les entourant d'une ceinture bleuâtre ; ville antique, aux rues tortueuses, étroites, silencieuses comme

les corridors d'un monastère ; ville toute catholique, composée en bonne partie de couvents et de chapelles, serrant ses maisons blanches contre sa cathédrale, sous son clocher à jour, presque rival du *Kreisker*, et autour du tombeau de son apôtre saint Yves. A Tréguier, on vint à parler de Renan. I était, disait-on, à quelques lieues de là, malade, usé, impotent et ne pouvant plus même tenir sur ses pieds. Le bruit courait, à Louannec et dans les environs, au lieu où il achevait de vivre, qu'il était frappé d'un mal beaucoup plus affligeant que le zona, que la congestion pulmonaire et l'affection cardiaque dont il est question dans les bulletins officiels[1]. N'était-ce qu'un bruit populaire? Toujours est-il qu'aux alentours de Roz-map-hamon, son mal inspirait peu de compassion, pas plus que sa personne n'inspirait de sympathie.

Les courtisans de Renan ont traité la réalité navrante des derniers mois et des derniers jours, comme le maître traita lui-même l'Évangile ; ils ont brodé, ils ont falsifié, ils ont arrangé, ils ont menti; adoucissons les termes : ils ont sollicité les textes pour embellir cette triste fin et lui donner une couleur d'idylle. Renan avait écrit, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qu'il redoutait les humilia-

1. Voici comment s'exprime M. Quellien, secrétaire de Renan : « On n'ignore pas que M. Renan fut atteint du zona, à son retour d'Antibes, il y a dix mois ; *d'après le bulletin médical*, il est mort d'une congestion pulmonaire, compliquée d'une ancienne affection cardiaque. » (*Le Temps*, 3 octobre 1892.)

tions d'une vieillesse « où l'on se décompose lentement. Une telle vieillesse, ajoutait-il, est le pire don que les dieux puissent faire à l'homme. » Les dieux ne lui ont pas épargné ce don fatal.

On le rencontrait parfois dans une attitude qui ne ressemblait guère à celle d'un triomphateur : la figure abêtie, la tête pendante, traîné par les chemins dans une voiture qu'on menait au pas; tellement le malheureux vieillard était à bout de forces et d'haleine. Voici du reste le tableau que nous a tracé de ces tristes promenades un des nombreux témoins oculaires : « Malgré toutes les précautions que l'on prend, en avançant au pas, Renan, tout affaissé sur lui-même, est obligé, pour se tenir assis, de s'appuyer des deux mains sur son bâton. Il cherche à poser sur ses mains son menton aux chairs pendantes; mais inutilement : la tête ballotte en tous sens. Le sourire de convention, d'ordinaire stéréotypé sur ses lèvres, a fait place à une expression de morne découragement. Est-ce l'effet de la maladie, ou d'une sombre préoccupation ? Ses yeux éteints, obstinément baissés, semblent contempler avec une fixité inconsciente le fond de la voiture, sans jamais se relever, ni pour admirer la nature au milieu de laquelle il passe, ni pour répondre à l'intarissable babillage de Mme Renan. Il n'a d'autre contenance que celle de *nature morte*. »

Aux curieux qui jetaient un regard par delà son enclos de Louannec, il offrait un spectacle plus hu-

miliant encore. Un voyageur qui parcourait les environs de Tréguier en même temps que nous, un peu avant l'Assomption, a raconté au public, dans l'*Étoile de la Vendée*, en quel état lamentable il avait vu Renan chez lui, à Roz-map-hamon. Ce témoin, qui signe : *Joseph Chouan*, a bien voulu nous confirmer lui-même son récit. Le pauvre homme, courbé, les yeux fixés au sol, affublé d'une redingote en forme de soutane et coiffé d'une sorte de chapeau ecclésiastique, essayait de faire quelques pas dans son jardin, en s'appuyant sur le bras d'une personne de son entourage. « Il se traînait, toussant, crachant, souffrant, gémissant, tremblant, pleurant comme une âme en peine. » Après quelques essais de marche haletante, il s'arrêta; deux valets s'approchèrent avec un fauteuil en bois auquel sa forme assignait un double usage, sur lequel on assit le malheureux tout épuisé.

Encore une fois, nous ne nous arrêterions pas à ces misères d'une vieillesse infirme, si les admirateurs et courtisans de Renan n'avaient pas amoncelé les fleurs et les phrases sur les derniers jours de ce « demi-dieu » [1], de ce sage, de ce poète « exquis », de cet aimable et adorable vieillard. A les entendre, on s'imaginerait presque qu'il était allé, pour son plaisir, respirer les brises d'Armor, voir fleurir la bruyère et les blés jaunir, ou rêver sur les rochers de la baie de Perros, comme Platon au cap de

1. M. Anatole France, *le Temps*, 9 octobre.

Sunium. Il aimait tant sa « chère Bretagne »! Il était si bon Breton : et, comme le *Temps* nous l'apprend, dans un doux charabia, « il y avait en lui la fée aux yeux bleus, à l'âme bonne, tendre et mystique, qui habite les côtes de Bretagne, garde l'intelligence pieuse des croyances et des légendes d'autrefois[1] ». Là-bas, dans sa « chère Bretagne », nous raconte un académicien, ses yeux à demi voilés « semblaient chercher sur le vieil océan celtique la barque mystérieuse qui jadis transportait les âmes dans la *terre de l'éternelle jeunesse*[2] ».

Mais ses disciples arrangent la vérité d'une autre manière. L'un d'eux, un érudit, se permet les affirmations suivantes : « Ces braves Bretons!... Ils l'aimaient : ils respectaient en lui une des gloires de leur pays[3]. » On peut servir cette rhétorique aux Parisiens, plus crédules qu'ils ne le pensent ; mais il ne faudrait pas trop hasarder de tels élans devant les braves Bretons. Nous le savons de la bouche même des meilleurs et des mieux informés. « Lui ! un Breton ! nous a dit un vieillard contemporain de Renan ; ce n'était, selon notre vigoureuse expression populaire, qu'un *bastard breizad.* » Nous croyons qu'il est inutile de traduire !

Pour les vrais Bretons, cet homme est une honte; ils l'ont renié, parce qu'il a renié sa foi. Lui !

1. *Le Temps*, 3 octobre.

2. M. Gaston Pâris, discours prononcé au Collège de France, le 7 octobre.

3. M. Philippe Berger, *les Débats*, 7 octobre.

s'écriait un jour le poète breton, Achille du Clésieux :

Breton ? Non ! Juif issu du sang d'Iscariote !

Et, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, un autre poète lui criait cet énergique : *Vade retro !*

Ah ! sortez de votre poussière,
Apôtres, bardes et soldats !
Chateaubriand, Lamoricière,
Levez-vous, et criez : Arrière !
Tu n'es plus Breton, ô Judas[1] ! »

Il est possible qu'il y ait en Bretagne (où n'y en a-t-il pas?) des vauriens et des sots; et que ceux-ci ou ceux-là aient salué Renan au passage; ceux-là, parce que c'était lui; les autres, parce qu'ils le connaissaient peu. Il existe même en Bretagne, comme ailleurs, des conseils municipaux qui réalisent assez bien cette définition donnée par Renan : « Des imbéciles ou des ignorants auront beau se réunir; il ne sortira rien de bon de leur réunion[2]. » Le conseil municipal de Saint-Brieuc, par exemple, ne se fit pas grand honneur, il y a deux ans, lorsqu'il salit une des rues de cette ville, en y accolant le nom du renégat. Mais, quoi qu'en dise M. Berger, les vrais Bretons n'avaient pour lui ni amour ni respect; et, un habitant de Tréguier nous l'a affirmé en toutes lettres : « Sa ville natale l'a toujours méprisé depuis son apostasie. »

1 M. Emile Grimaud. Nantes, avril 1864.

2. *L'Avenir de la science.*

Quelque temps après avoir publié son roman de la *Vie de Jésus*, Renan fit un voyage en Bretagne ; à Tréguier et dans plusieurs endroits de la côte, quand il entrait dans un restaurant, tout le monde s'esquivait ; même les pauvres gens qu'on nomme « piliers de cabaret », refusaient de s'attabler en face de ce *maudit*. Un prêtre — c'est de lui que nous tenons le fait — s'entretenait avec un pêcheur, qui pourtant n'était pas d'une dévotion exagérée ; la conversation tomba sur le propriétaire de Roz-map-hamon : « Il paraît, dit le pêcheur, que c'est un savant ; c'est possible, mais il y a Quelqu'un qui en sait encore plus que lui. » Et il ajouta, sur le blasphémateur et sa science inutile, des réflexions d'une saveur toute maritime qu'il nous est malheureusement impossible de reproduire.

Voilà comment le peuple de Bretagne le respectait. Durant ses villégiatures à Louannec, aucun vrai Breton n'est allé à lui, ni lui à aucun Breton. Avant sa maladie, personne absolument ne s'occupait de lui, sauf les fournisseurs et les mendiants, car il posait pour la bienfaisance, depuis que la presse parisienne le traitait en héros de Plutarque ; toutefois les mendiants eux-mêmes, s'ils parlaient de lui, avaient soin de mettre une sourdine à leurs éloges, sentant bien qu'il n'était guère honorable d'aller frapper à cette porte-là.

Mais ce fameux *Dîner celtique* de Tréguier, autour duquel les journaux firent grand bruit, cette fête

bretonne, où l'auteur de la *Vie de Jésus* prêcha sur le texte : *Veritatem dilexi?* « Le *Dîner celtique* (je cite encore littéralement les réponses), ce fut un fiasco complet ; Tréguier, ce jour-là, était plus mort que jamais. »

J'ai même ouï conter qu'en voyant Renan passer dans leurs rues, les bonnes vieilles chrétiennes se hâtaient de faire le signe de la croix. A part cette protestation naïvement significative, Renan était accueilli là-bas avec la plus entière indifférence ; et sa mort y a produit tout juste le même effet que sa présence. La seule oraison funèbre qu'on y ait entendue consiste en deux ou trois demi-phrases prononcées sur la place publique par les habiles qui savent lire le « skritur moul » du *Petit Journal :* « M. Renan est passé; c'est dommage, il était capable. »

Pas une parole de regret; on ne lui devait rien ; il n'a rendu aucun service à ses compatriotes, qui pourtant l'avaient généreusement aidé, lui et les siens. Après la disparition de son père, un marin, qui tomba à l'eau, ou qui s'y jeta pour éviter la misère, la détresse fut extrême dans sa famille. La veuve, chargée de trois orphelins[1], était si pauvre qu'elle n'avait pas même de berceau pour Ernest ; elle le couchait dans une boîte à savon posée au pied de son lit. Mais le clergé et les catholiques vinrent à son secours; pendant vingt-trois

1. Alain, Henriette, Ernest.

ans, Ernest vécut sur les fonds de la charité ; toute son éducation, à Tréguier, à Saint-Nicolas du Chardonnet, à Saint-Sulpice, fut gratuite. Pour toute reconnaissance, il s'est moqué du « bon saint Yves », auquel sa pieuse mère l'avait recommandé : « Je ne peux pas dire, a-t-il écrit, que le bon saint Yves ait merveilleusement géré nos affaires[1] ; » il a du reste traité avec pareille désinvolture Mgr Dupanloup, les Sulpiciens et le P. Gratry, coupables envers lui de désintéressement et d'une trop grande indulgence.

Renan, devenu un personnage, ami, flatteur et amuseur des puissants, convive du prince Jérôme en ses dîners gras du vendredi, assuré de gros appointements par le gouvernement actuel, de belles rentes par les libraires, ne fit aucun bien à sa ville natale ; et comme l'a dit spirituellement L. Veuillot, il n'a jamais songé à rendre « les bouts de bougie emportés du sanctuaire ». Lui-même, d'ailleurs, avec le cynisme doucereux qui lui est propre, consigne cet aveu dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse :* « Je n'ai obligé presque personne ; » et si vous lui en demandez la raison : la faute en est, ajoute-t-il, à la règle de Saint-Sulpice qui interdisait « les amitiés particulières » et empêchait par là de s'exercer au dévouement. Excuse admirable et digne d'un cœur à qui la mémoire des bienfaits reçus pèse peu.

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

Dans son pays natal, dont Renan s'est peu soucié, on n'a pas gardé que d'excellents souvenirs de cet écolier sournois qui ne riait point et qui ne jouait jamais. A ce propos, il n'est pas superflu de contredire certaine légende, accréditée un peu partout, sur la piété exemplaire du jeune Renan écolier. Par amour des contrastes, on a voulu mettre en regard son odieuse conduite des dernières années avec la ferveur de l'enfance, pour pouvoir mieux dire : *Quantum mutatus ab illo!* On a forcé la note. Sans doute, il fut admis dans la Congrégation de la Sainte-Vierge ; et le vénérable archiprêtre de la cathédrale nous racontait qu'il possède encore son diplôme de congréganiste, signé : Renan, *lecteur* [1]. Ses succès, qui lui valurent d'être appelé à Paris par l'abbé Dupanloup, en avaient fait un personnage de collège ; mais était-il pieux? Nous avons à cet égard un document concluant, mais non certes en sa faveur;

1. Un grand nombre de journaux ont reproduit, avec plus ou moins d'exactitude, la fameuse lettre de *Renan, clerc tonsuré*, adressée à « M. Le Gall, élève de rhétorique, Tréguier, » en date du 2 janvier 1844 ; lettre où il parle de la Congrégation, de ses « confrères bien-aimés en Marie », de son « saint ami Guyomar » et de M. Laouënan, le futur évêque de Pondichéry. L'autographe est entre les mains de M. l'abbé Prigent, vicaire à Lannion. M. Prigent possède aussi un *Officium parvum B. M. V. juxta ritum Parisiensem*, donné par Renan à ce même M. Le Gall, et portant, en première page, ce pentamètre écrit de sa main :

Accipe non dubiæ pignus amicitiæ. Ern. Renan.

M. Le Gall est mort, il y a deux ans, aumônier de Saint-Joseph, à Lannion.

c'est le témoignage de ses maîtres sur sa tenue à l'église : témoignage que M. le supérieur du petit séminaire de Tréguier a eu l'obligeance de nous copier, de sa main, dans les archives de la maison. Le voici :

1833-34. Tenue bonne ; cependant arrive souvent en retard.

1834-35. Tenue souvent distraite ; ne paraît pas avoir grande piété.

1835-36. Tenue indifférente.

Il y a loin de là, croyons nous, à cette dévotion *angélique* qu'on lui a prêtée un peu gratuitement On se rappelle aussi, à Tréguier, la prédiction, trop bien réalisée, du vieil aumônier de l'hôpital, M. Hélary, au sujet du séminariste qui allait jeter le froc aux orties. L'abbé Renan, revêtu du surplis, dans les stalles du chœur de la cathédrale, lisait, pendant les offices, des romans ou d'autres volumes moins que liturgiques, M. Hélary s'en était aperçu ; et un tel acte d'hypocrisie lui en apprit long sur le compte de ce tonsuré. Un jour qu'en sa présence une pieuse chrétienne se déclarait fort édifiée par l'attitude recueillie de ce jeune homme si attentif et ne levant jamais les yeux de son livre : « Moi répliqua le vieux prêtre, je n'ai aucune confiance en lui ; pendant les offices, il lit tout autre chose que le bréviaire. »

Il y a trois ans, il assista, dans l'église de Louannec, à un mariage ; on dit qu'il s'agenouilla et qu'on

le vit « prier. » Priait-il réellement? Ou jouait-il la même comédie qu'autrefois dans les stalles de Tréguier? Qui le saura? N'a-t-il pas toujours joué double jeu? « J'ai en moi, a-t-il dit, deux hommes : un qui rit et un qui pleure. » N'y en avait-il pas deux autres encore : un qui blasphème à plaisir, et un qui prie? On a prouvé, pièces en main, d'après les registres, que cet incroyant, ce sceptique railleur, faisait baptiser ses enfants. Voici un fait non moins curieux que nous certifie un religieux digne de toute confiance : « J'étais curé de ***, lorsque vint à paraître la *Vie de Jésus;* et je voyais parfois l'abbé Hébert, vicaire de Sèvres, dont Renan était paroissien. Un jour que j'étais chez lui, à Sèvres, il me dit, au cours de la conversation : « Renan! mais il me fait dire des messes pour sa sœur Henriette, *et il y assiste*. De plus, il a envoyé des ornements sacrés, calices, chasubles,... au prêtre qui a donné ses secours à sa sœur mourante, en Orient; comme aussi il apporte fidèlement la *Semaine religieuse* de Paris à sa mère. »

L'hypocrisie était-elle une de ses vertus *exquises,* dont les gens de lettres ont dit merveilles? Dans ses excursions à travers l'Évangile, Renan avait fréquenté les pharisiens; à hanter les mauvaises compagnies, on en rapporte toujours quelque chose. Que cet homme ait eu la simplicité du serpent, en sus de ses autres qualités, faudrait-il bien s'en étonner? Un de ses intimes, une des *sommités* de la

science, affirmait tout récemment à M. Nemours-Godré, rédacteur de l'*Univers*, que naguère Renan avait « traversé une grande crise morale, que la foi de jadis lui était revenue ; mais qu'il n'avait osé rompre avec son passé, avec sa réputation » ; qu'au reste il était « la variabilité même [1] ».

En ce cas, n'était-on pas fondé à espérer un retour vers la foi ? Cette question, posée dans une réunion de prêtres, à Tréguier, au mois d'août, obtint une réponse unanime et négative. Au surplus, ajoutait-on, il est impossible de l'approcher ; M. Berthelot monte la garde autour de ce compagnon d'incrédulité. Ce fut alors que vint l'autre question, celle de la sépulture. Renan avait exprimé le vague désir d'être enterré dans le cloître, parmi les gentilshommes et nobles dames qui dorment là depuis des siècles, à quelques pas de l'évêque, ami et défenseur des pauvres. Et, comme cette ville catholique est, elle aussi, gouvernée par un conseil municipal dévot à la République sans Dieu, cette fantaisie avait chance de trouver un écho. Cette crainte est passée ; le cloître ne subira point une telle souillure. Mais il est vraisemblable que, si la République sans Dieu dure un ou deux ans, Renan aura sa statue à Paris et en Bretagne ; et déjà les Bretons entrevoyaient avec tristesse l'éventualité de ce monument s'élevant sur la place, devant la

1. *Revue de France*, livraison du 8 octobre 1892.

cathédrale, au lieu même où l'échafaud se dressa, il y a cent ans.

Le gouvernement le fera couler en bronze ou tailler dans le granit ; après quoi, les partisans de Renan essayeront de renouveler les triomphes du *Dîner celtique*, en réchauffant, pour l'inauguration de la statue dans la ville natale, l'enthousiasme des « imbéciles et des ignorants ». Ce jour-là, M. Jules Simon, ancien député de Tréguier, président du « banquet funèbre de l'adieu », s'en ira, escorté de trois ou quatre académiciens et d'une escouade de gens de lettres en quête du prix Montyon, pontifier sur le piédestal de ce monument *laïque;* il y emploiera les restes d'une voix qui tombe à célébrer les hauts faits du grand homme qui a, selon M. Jules Simon, « éclairé le genre humain ». L'ancien ministre de l'instruction publique et des cultes, le même qui décrochait avec entrain les crucifix des écoles de Saint-Denis, en criant : « Enlevez-moi ces saletés-là ! » montrera comment Ernest Renan fut toujours fidèle à sa devise : *Veritatem dilexi;* il osera dire, comme il le dit aux lecteurs du *Temps :* « Il n'y a nulle part, dans les ouvrages de Renan, un mot agressif contre la religion catholique [1]. » Et reprenant ses petites harangues ébauchées dans son « Petit Journal », M. Jules Simon proclamera qu'enfin les funérailles civiles sont entrées dans nos mœurs, que « c'est

1. *Le Temps*, 14 octobre, « Mon petit journal ».

un grand et beau spectacle »; le tout, non sans arrière-pensée et sans retour sur lui-même; car le jour n'est pas éloigné où lui-même sera porté sans croix ni *De Profundis* au Père-Lachaise; qui sait? peut-être au Panthéon : il y a tant de place dans ce temple vide! Le sermon *civil* se terminera comme « Mon Petit Journal » du 14 octobre :

Si Renan était devenu prêtre, comme il en avait le projet au commencement de sa vie, il n'aurait pas mené une vie plus exemplaire; il n'aurait pas parlé avec plus d'émotion, de tendresse et d'éloquence, de l'Église et de ses œuvres....

Sa place reste marquée pour l'avenir au premier rang des érudits, des penseurs et des écrivains.

Il me semble que ceux qui ne l'ont pas connu doivent comprendre, en le lisant, combien l'homme fut vaillant, aimable et bon.

M. Jules Simon, emporté par le souffle oratoire jusqu'à ces hyperboles, fera bien cependant de surveiller ses souvenirs. Au même endroit de son « Petit Journal », il assure qu'un supérieur du séminaire de Tréguier lui aurait dit, il y a quelques années : « Voici la chambre de Renan; personne ne l'habite. Il pourrait venir l'occuper aujourd'hui, sans qu'aucun de nous lui adresse un reproche. » Or, depuis bien longtemps, toutes les cellules du séminaire sont occupées; d'autre part, Renan n'y a point habité : comme presque tous les élèves de ce temps-là, il était externe.

Depuis son apostasie, Renan ne franchit jamais

le seuil de cette maison ; et M. Jules Simon exagère quand il nous parle de la haute estime que ses anciens maîtres professaient pour lui. Voici à ce sujet deux lettres écrites au mois de septembre 1868, par où l'on devine en quelles relations Renan était avec le séminaire de Tréguier. La première de ces lettres est adressée par lui à M. le chanoine Mando, supérieur :

Tréguier, 21 septembre 1868.

Monsieur le Principal,

Je ne puis quitter Tréguier où je suis venu raviver de vieux souvenirs, sans vous dire pourquoi je me suis abstenu d'aller rendre mes devoirs à un établissement auquel se rattachent les meilleurs de ces souvenirs.

Je sais la délicatesse et la profondeur des convictions religieuses. Comme tous les sentiments exquis, cette délicatesse entraîne parfois quelque susceptibilité. J'ai craint que ce qui n'est à mes yeux qu'un dissentiment n'empêchant en aucune manière la sympathie, ne fût pour d'anciens amis un motif de me revoir sans joie.

Voilà uniquement ce qui m'a fait me priver d'un des plaisirs les plus vifs que j'aurais eus, du plaisir de visiter une maison à laquelle je dois de précieuses leçons d'honnêteté et de sérieux, où j'eusse trouvé vivante la mémoire de maîtres vénérés, et où j'eusse rencontré d'anciens condisciples auxquels n'a pas cessé de m'unir la plus vive amitié.

Agréez, Monsieur le Principal, l'expression des sentiments infiniment distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur, E. Renan.

Voici la réponse de M. le chanoine Mando :

Tréguier, 28 septembre 1868.

Monsieur,

J'étais absent pour quelques jours, lorsque votre lettre a été remise à la conciergerie. Vous voudrez donc bien excuser le retard que j'ai mis à vous répondre.

La maison de Tréguier n'est point indifférente à ses anciens élèves. Elle est heureuse et fière de leurs succès et elle y applaudit vivement. Aussi lorsque fut couronné votre travail sur les langues sémitiques, tout le collège de Tréguier se réjouit de votre triomphe et prit plaisir à le publier. Mais que nous avons payé cher ces moments de joie, car depuis... hélas !...

Je ne veux point vous le dissimuler, Monsieur, c'eût été pour nous une grande douleur de revoir un ancien enfant de Tréguier qui eût pu être la gloire de cette maison et qui en est la plus amère tristesse.

C'est parce que vous connaissez la *délicatesse* et la *profondeur* des convictions *religieuses* que vous pouvez vous expliquer ces sentiments de vos anciens maîtres et amis. Car enfin, Monsieur, à s'en tenir à vos derniers écrits, ce ne serait pas quelque chose de sérieux et d'honnête que vous auriez jadis puisé à Tréguier, mais une honteuse idolâtrie.

Ce sont là, en toute vérité, les sentiments des « braves Bretons ». Le supérieur finissait en conjurant le malheureux auteur de la *Vie de Jésus* de revenir « à la foi de sa pieuse mère ». Il ne fut pas écouté [1].

1. M. le chanoine Mando rappelait à Renan l'affection toute paternelle que lui avait témoignée un de ses anciens professeurs, M. l'abbé Pasco, qui jusqu'au dernier moment avait prié pour la conversion de son élève. Ce bon vieillard, avec l'ingénuité d'un sa-

Malgré cela, et à cause de cela, il peut se faire qu'un jour la statue de ce triste personnage, suivant lequel « le catholicisme est une crétinisation de l'individu [1] », s'élève au milieu de cette ville où l'on prie et où l'on croit en Jésus-Christ. Ce bronze, ou ce granit, grimacera sur la place où les enfants se réunissent lorsqu'ils vont au catéchisme, en tenant à la main ce petit livre qui durera plus longtemps que les ouvrages et la mémoire d'Ernest Renan.

En passant devant cette figure hideuse, si on la fait ressemblante, les bonnes vieilles Bretonnes pourront se signer encore; les braves Bretons et leurs enfants, les futurs prêtres élevés dans le petit séminaire où demeura jadis saint Vincent de Paul, pourront répéter les vers du poète breton et chrétien, Brizeux :

Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres ;
Nous adorons Jésus le Dieu de nos ancêtres.

II

Renan est mort le dimanche matin 2 octobre. Le 2 octobre, dans l'évangile des saints Anges,

vant et la piété d'un apôtre, récitait continuellement son chapelet *en grec*, à cette intention. Un prêtre du diocèse de Saint-Brieuc nous a rapporté qu'il questionna là-dessus (il avait alors dix ans) le vénérable abbé Pasco lui-même : « Est-il vrai que vous récitez votre chapelet en grec ? et pourquoi ? — Oui, répondit-il, toute la journée, je ne cesse de dire mon chapelet en cette langue ; et je le dis pour demander la conversion de mon Ernest. Et toi aussi, ajouta-t-il, prie pour lui. »

1. *Journal des Goncourt.*

l'Église rappelle les menaces du Sauveur contre les auteurs de scandale : « Malheur à l'homme par qui le scandale arrive! » — Quelle a été cette fin? On l'ignore. Il est du moins certain que le prêtre n'a pas été appelé et que, selon la parole fière prononcée par un concierge du Collège de France, on n'a pas vu de *ces gens-là*.

Renan avait protesté par avance « contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait lui faire dire ou signer [1] »; Dieu l'a pris au mot; il n'a rien eu à signer ou à dire. Quant au cerveau, était-il ramolli? Les journaux, payés pour chanter sa gloire, ont parlé d'une agonie sereine, calme comme la fin d'un beau jour; ils l'ont fait avec une telle insistance qu'ils donneraient l'envie d'en douter. Renan était malade depuis environ dix mois; il était revenu de Bretagne à Paris, vers le milieu de septembre, dans un état qui épouvantait ses amis et flatteurs; ce n'était plus qu'une masse de chair affreuse à voir : « On avait peine, dit un de ses familiers, à reconnaître, dans le visage affaissé et comme détendu, cette physionomie forte, épanouie [2]... » Il souffrait horriblement au moral et au physique : « La conscience de son état, le pressentiment d'une fin prochaine ont attristé profondément cette intelligence [3]. »

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

2. Gaston Deschamps, *les Débats*, 3 octobre.

3. *Id., ibid.*

Malgré cela, ses panégyristes lui attribuent des phrases pompeuses, qu'il aurait débitées la veille de sa mort. Selon M. Philippe Berger, Renan aurait adressé à sa femme ces consolants adieux : « Courage! il faut nous soumettre aux lois de la nature, dont nous sommes des manifestations; le ciel et la terre restent[1]. » Le ciel et la terre passeront; et cette rhétorique est sujette à caution. Suivant les uns, pendant toute l'agonie, le moribond ne cessa de réclamer des obsèques civiles, en répétant : « Je suis dans l'état où l'Église s'empare des mourants. » Suivant d'autres, il était absorbé par le coma, réduit à un silence complet : « Il a passé... *sans un mot*, » déclare son secrétaire, M. Narcisse Quellien.

Mais nous nous reprocherions de ne point citer le merveilleux galimatias de M. Narcisse Quellien : « Il a passé sans agonie, sans un mot, sans une plainte, dans un soupir, comme *le pur esprit, heureux enfin de l'éternel allègement.* » Il avait grand besoin d'allègement; M. Quellien ajoute en effet, tout à côté de cette belle comparaison, comme sans y prendre garde, que, depuis assez longtemps, le pauvre homme n'avait plus un instant de repos, qu'il ne pouvait plus dormir, et que « sa tête était dans une agitation extrême[2] ».

Les catholiques ont accueilli la nouvelle de cette

1. *Les Débats*, 7 octobre.

2. *Le Temps*, 3 octobre.

mort par deux simples exclamations : « Le malheureux, où est-il? » et : « Le monde en est donc enfin délivré! » Les indifférents ont dit : « C'est *fini de rire*[1] *!* » Pour les autres, cette mort a été un événement, un des grands événements de l'humanité; ils en ont presque fait un triomphe, car la libre-pensée se console et triomphe de tout; elle se couronne de lauriers, même dans ses banquets funèbres.

Sur le registre mortuaire ouvert près du cadavre, les noms se sont immédiatement entassés pêle-mêle; néanmoins, dans ce pêle-mêle il est aisé d'établir des catégories, assez diverses et assez semblables. Elles se résument en quelques noms plus saillants : les noms d'une légion de juifs, celui de M. de Freycinet, celui d'Hyacinthe Loyson. Il devait en être ainsi. Ce défunt devait recevoir tout d'abord ces hommages, ou ce châtiment, posthumes; les héritiers des déicides du Calvaire, le huguenot premier ministre d'un gouvernement d'athées et de francs-maçons, le prêtre renégat de la chasteté et du *Credo* catholique, avaient là leur place marquée : ils y étaient chez eux. Eux et Renan, ils ont, selon leurs moyens, fait la même œuvre; ils n'ont qu'un même but, chasser Jésus-Christ de la France, le tuer dans les âmes, et pervertir les âmes chrétiennes. Après ces noms, viennent ceux qui représentent l'Université et sa

1. *L'Éclair*, 5 octobre, *Opinions*.

philosophie, la littérature sceptique ou flottante : MM. Jules Simon et Anatole France ; puis M. de Vogüé, le père des *Cigognes,* de ces néo-chrétiens, ou néo-évangélistes, pour lesquels Jésus-Christ est ce qu'était Annibal pour les rhéteurs de Rome : un thème d'amplifications — *declamatio.*

Renan tombe dans l'éternité, au fracas des acclamations de l'Université, de l'État sans Dieu, des feuilles boulevardières ou voltairiennes qui payaient sa prose, des écrivains qui se cramponnaient à lui pour arriver à la renommée et à la fortune. Pour tous ceux-là, Renan est grand ; il est éblouissant de gloire : il les a éblouis, fascinés, dominés ; et ils déclarent en chœur qu'il a dominé son siècle, tous les siècles même, ou peu s'en faut. Le croient-ils ? J'en doute. Mais ce qui est certain, c'est que leur admiration monte jusqu'au délire, à la frénésie, et descend jusqu'à l'extravagance.

A dire vrai, ce tapage, cette pompe, ce déploiement d'oripeaux funèbres, tous ces efforts et ces frétillements de la libre-pensée pour vexer les catholiques, toute cette apothéose — si elle n'était un signe du désarroi des âmes et un triste présage pour la France — serait un sujet de joie pour les croyants. Lorsque la libre-pensée en est réduite à se choisir de tels patrons, à chômer de tels saints, c'est de bon augure : elle avoue son indigence, son extrême détresse. Encore une ou deux victoires comme celle-là, et c'est la ruine.

Dans cette confiance, regardons passer le cortège de Renan, et notons, à mesure qu'ils défilent, les groupes formés autour du cercueil ; examinons d'un peu plus près, et séparément, ceux qui ont concouru à l'*apothéose* de cet homme : le gouvernement, la presse, l'Académie, la littérature, l'Université.

Bien que l'armée jouât un rôle dans la comédie lugubre du 7 octobre, et que le peuple fît la haie sur les trottoirs, on ne saurait comprendre parmi les figurants de l'apothéose ni l'armée ni le peuple. L'armée était là au même titre qu'un décor sur un théâtre. Certes, ce n'était point un champ d'honneur ; mais l'armée n'est pas libre ; et trop souvent, dans l'armée, la conscience est remplacée par la consigne. Toutefois, en voyant des officiers et des soldats français présenter les armes à la dépouille de Renan, ceux qui se souviennent songeaient aux propos de table de Renan, chez Brébant, pendant l'année terrible. Après un repas copieux, en compagnie de bons vivants, l'heureux disciple de l'Allemand Strauss, Renan, porta sur l'armée française un jugement qui aurait pu égayer Strauss et réjouir l'Allemagne tout entière. Le fait est connu, grâce aux convives de ces dîners, nullement *celtiques* et très peu spartiates. Un régiment passe ; il s'en va au feu ; on l'acclame. Renan, comme les autres, s'approche de la fenêtre pour voir ; mais aussitôt il se retire, avec un mouve-

ment de mépris et cette parole : « Dans tout cela, il n'y a pas un homme capable d'un acte de vertu[1] ! »

1. *Journal des Goncourt*. Les Goncourt n'ont pas été les seuls historiens de ces banquets organisés chez Brébant, pendant le siège, pour les *savants*, les lettrés, les journalistes — notamment pour les rédacteurs du *Temps*. Voici le récit des mêmes exploits, d'après l'*Histoire de la Commune de Paris*, par A. Arnould, membre de la Commune (t. I, p. 51).

« Ces braves étaient quatorze, de bons camarades, de joyeux vivants, amis des vers aimables et des flacons jaseurs.

« Deux fois par mois, ils s'en allaient, à heure dite, au rendez-vous commun, se faisant jour, des épaules et des coudes, à travers les longues files de pauvres femmes attardées au coin des rues, devant les boulangeries et les boucheries ; ce spectacle d'enfants hâves et de vieillards piétinant dans la boue les mettait en appétit ; d'un pas philosophiquement allègre, ils gagnaient le boulevard Montmartre, poussaient, le sourire aux lèvres, la porte de Brébant ; là, pendant que Paris sans pain serrait d'un cran son ceinturon de garde national, eux, repus, crevant d'indigestion, lâchaient le premier bouton, puis le deuxième.

« Venait l'heure où les obus pleuvaient sur la rive gauche ; ces messieurs, bien en sûreté sur la rive droite, réclamaient le champagne ; les bouchons volaient au plafond, un joyeux bombardement commençait, et ce bombardement, mêlé d'éclats de rire et de propos malins, les faisait pâmer d'aise.

« On n'oublie pas ces choses-là ; le cœur peut manquer de mémoire ; le ventre, jamais. Ces messieurs ont tenu à le bien prouver.

« Ils ont donc fait frapper à la Monnaie de Paris une médaille en or fin, d'une valeur de 300 francs, en l'honneur de Brébant, de ce restaurateur, de cet ami, de ce dieu, qui fit tant de prodiges pour leur estomac. Sur la face, on lit :

« Pendant le siège de Paris, quelques personnes ayant coutume
« de se réunir chez M. Brébant tous les quinze jours, ne se sont
« pas, une seule fois, aperçues qu'elles dînaient dans une ville de
« deux millions d'âmes assiégées. 1870-1871. »

« Au revers : « A M. Paul Brébant, Ernest Renan, P. de Saint-

Sur la question des vertus militaires, du courage et de l'héroïsme, Renan, à la fin d'une orgie, le verre aux lèvres, parmi des milliers de gens mourant de faim, était vraiment un bon juge ; les soldats qui lui ont rendu les honneurs peuvent être fiers, comme s'ils revenaient d'Austerlitz.

Dans la parade officielle, le peuple ne comptait pas ; aux yeux de Renan, il n'a jamais compté. Renan ne s'est jamais occupé du peuple ; pas plus que Voltaire ne s'est soucié de la « canaille ». Les souffrances, les joies, les goûts, le bonheur du peuple ! Renan vivait à cent lieues de tout cela. Pour lui, le peuple était un sot : et un esprit si distingué ne se sentait à l'aise qu'avec ses pairs. Le 7 octobre, la foule se pressait pour voir passer le corbillard, dans les mêmes sentiments que, le 22 septembre, les badauds assistaient à la mascarade des chars de la République. Sauf que les chars du 22 septembre étaient peints d'une autre couleur, et que les individus portant la défroque de Voltaire, de Rousseau, de Diderot,... avaient l'air plus gai que les croque-morts, le spectacle était le même. Les spectateurs, peu attendris, ne se firent pas faute de rire lorsque le panache du char funèbre s'accrocha aux pierres du pont Caulaincourt ; cela leur rappelait le char du Triomphe de

« Victor, M. Berthelot, Ch. Blanc, Scherer, Dumesnil, A. Nefftzer,
« Ch. Edmond, Thurot, J. Bertrand, Marey, E. de Goncourt, Th.
« Gautier, A. Hébrard. »

la République resté en panne sur le pont Louis-Philippe.

Renan ne s'était guère plus occupé de sauver la République, que de guérir les misères du peuple. Deux fois, sans doute, il essaya, en vain, de devenir sénateur ; ce titre lui aurait valu des rentes, et les séances au Luxembourg lui auraient servi de distractions. Mais la forme du gouvernement lui importait peu ; ou plutôt, le meilleur gouvernement était, à son gré, celui qui donne des places, des appointements, des décorations ; tout comme, pour Sosie, le véritable amphitryon était l'amphitryon où l'on dîne. La démocratie semblait à Renan la source de toutes nos maladies sociales : « La démocratie, écrit-il, est la cause de notre faiblesse militaire et politique. » La *Revue des Deux Mondes,* la revue de Renan, le reconnaît sans aucun embarras, par la plume de M. de Mazade : « Il ressentait le dédain d'un lettré supérieur pour le pouvoir des multitudes, pour les foules, pour le suffrage universel, et il ne cachait pas ses préférences pour ce qu'il appelait un *bon tyran* [1]. »

Non seulement il préférait un bon tyran à la République, mais ses vraies préférences de lettré supérieur étaient pour l'Allemagne. La France lui paraissait si petite à côté de la docte Allemagne ! « J'ai toujours, disait-il un jour pendant le siège de Paris, été frappé de la supériorité de l'intelli-

1. *Revue des Deux Mondes,* 15 octobre.

gence et du travail allemands. » Et comme ses convives hasardaient une objection patriotique, « Renan, la figure toute rouge, s'écria : *Périsse la France ! Périsse la Patrie*[1] !... » Voilà pourquoi le gouvernement du 4 septembre se hâta de rendre à ce professeur germanisant la chaire d'où l'Empire l'avait chassé ; voilà pourquoi le gouvernement actuel a voulu honorer aux frais de l'État cet ennemi de la République, de la démocratie et de la France ; pourquoi, le 7 octobre, les ministres réunis sous la présidence de M. Sadi Carnot, ont résolu de faire décerner les honneurs du Panthéon à ce bon citoyen ; pourquoi enfin, derrière le char funèbre (le même qui servit aux obsèques de M. Thiers), marchaient MM. Le Royer, président du Sénat, Floquet, président de la Chambre des députés, et tous les ministres : MM. Loubet, de Freycinet, Ribot, Burdeau, Bourgeois, Rouvier, Viette, Ricard ; seul, M. Jules Roche manquait à cette fête dont il eût été un bel ornement, en sa qualité d'ancien séminariste et de catholique apostat.

Le général Borius, en grand uniforme, représentait M. Carnot, que sa grandeur attachait au rivage, de l'autre côté de la Seine. D'ailleurs Mme Carnot avait pris soin, le 5 octobre, de témoigner ses sympathies et les condoléances de sa famille à Mme Renan. En 1857, on s'en souvient,

1. *Journal des Goncourt.*

les catholiques se montrèrent douloureusement surpris de ce que l'impératrice s'était officiellement informée de la santé du poète Béranger mourant. C'était une faute, mais, selon toute vraisemblance, l'impératrice agissait par ordre ; et puis Béranger avait chanté Napoléon le Grand, l'armée, la France. Mais Renan ?... Notre gouvernement n'a eu qu'une seule raison de le glorifier ; la seule raison qu'il n'ait pas dite : c'est que Renan fut l'ennemi de Jésus-Christ. Le chroniqueur de la *Revue des Deux Mondes* le déclare avec un courage et une franchise dignes d'éloges : « Si M. Ernest Renan n'était pas l'auteur de la *Vie de Jésus* et n'avait pas aiguisé ses polémiques contre le dogme, contre la divinité de Jésus-Christ,... aurait-on songé à le porter au Panthéon [1] ? » — Pour que la revue où Renan publia l'*Histoire d'Israël* fasse un tel aveu, il faut que cette vérité crève les yeux ; elle est évidente, elle est palpable. On pourrait néanmoins affirmer que le gouvernement avait une autre raison de célébrer ces funérailles aux frais de l'État : c'était presque un devoir de justice. L'argent volé par l'État aux prêtres courageux, aux évêques vaillants, aux menses épiscopales, aux congrégations religieuses, pouvait-il être mieux employé qu'en cette circonstance ? Ce bien d'Église ne devait-il pas être dépensé en l'honneur d'un homme qui toute sa vie s'est défini lui-même : « un curé manqué » ?

1. 15 octobre.

III

« La plus belle intelligence de notre temps vient de s'éteindre. » (*Le Temps,* 3 octobre.) — « La mort vient d'enlever à notre pays un de ses plus grands hommes,... vieillard chargé de gloire,... le plus accompli de nos écrivains,... le plus profond de nos érudits,... le noble et fécond initiateur,... l'homme à la vie irréprochable... » (*Les Débats*, 3 octobre.) Suit une kyrielle de blasphèmes, conscients ou non, que M. Gaston Deschamps éparpille sur le cercueil de son maître.

Voilà le ton des journaux qui passent pour être modérés ; on peut deviner par là quels furent les éclats de la presse violente. Nous n'avons pas à signaler les dithyrambes des journaux étrangers, protestants ou libres-penseurs, pour lesquels l'honneur de Dieu et de la France est d'un intérêt médiocre ; Renan ayant mis la science et l'esprit allemands à cent piques au-dessus du génie français, la presse allemande lui a été légère. Dans la presse anglaise, il s'est glissé un petit grain d'amertume, bien désagréable aux dévots du *renanisme ;* il était enveloppé dans ce billet d'Herbert Spencer : « Renan... je n'ai jamais ouvert un de ses livres. »

Quant à la presse française, elle s'est jetée sur ce cadavre comme sur une large proie. N'ayant plus à enregistrer les faits et gestes d'Émile Zola

au pèlerinage de Lourdes, ne jouissant pas encore de l'éloquence plantureuse des deux Chambres, réduite à mendier de la copie chez les mineurs de Carmaux, la presse d'octobre a vécu de cette grosse nouvelle pendant huit jours et plus. Après tout, les journalistes devaient bien quelques regrets à Renan ; de son vivant, Renan avait été une riche ressource pour les journaux ; il fournissait des articles de première page ; il accueillait avec une complaisance souriante les questions et les entrevues *de omni re scibili :* il soignait sa petite gloire, en tenant sa porte entre-bâillée aux commis-voyageurs du *fait divers*. On l'a payé en louanges posthumes.

A part les journaux religieux, *l'Univers*, *le Monde*, *la Croix*, et les journaux de combat, *l'Autorité, la Gazette de France, la Libre Parole,...* qui ont osé penser tout haut et parler juste, la presse de Paris a étalé sur cette tombe la misère de ses principes, la bassesse de ses flatteries et de ses haines anticléricales, les guenilles plus ou moins pailletées de sa prose. Parmi les feuilles amies du scandale et du dévergondage, il faut faire une place à part à l'*Intransigeant*, où M. Rochefort déclame, écume et rugit. On s'est demandé pourquoi le rédacteur en chef du *Soleil* avait paru dans le cortège du 7 octobre, orné de ses palmes académiques ; probablement il était venu pour appuyer et rehausser le panégyrique de l'*illustre mort*, célé-

bré par son journal ; mais le *Soleil* était tiède, ou du moins il se mêlait quelque fumée à ses flammes.

D'autres, presque tous ceux qui brillent sur le boulevard, dans les cercles mondains, graves ou politiques, dans les bouges et les bas-fonds de la démagogie, *Figaro*, *les Débats*, *le Temps*, *la République française, la Lanterne,...* flambaient d'enthousiasme. Les juifs de la *Lanterne* saluaient en Renan le « prêtre de la vérité tolérante » ; le juif de la *République française,* Salomon Reinach, s'écriait : « Cher maître, votre mort n'est pas un deuil national, mais un deuil humain ! » Le *Temps* avançait quelques restrictions prudentes ; avouant « que la philosophie de M. Renan fournit un viatique insuffisant pour le voyage de la vie » ; mais ce jeu des réserves rentre si bien dans les habitudes de ce huguenot sournois, dans les moyens de ce Tartuffe solennel et ganté ! Auprès des restrictions timides se déployaient les éloges du « génie unique » qui a réalisé une œuvre unique : « la laïcisation de la théologie » ; et le long des colonnes du *Temps,* l'encre de M. Jules Simon a ruisselé pendant quinze jours en l'honneur du génie unique.

Entre toutes les couronnes accumulées autour du corps de Renan, on distinguait les couronnes du *Temps,* de l'*Intransigeant* et des *Débats; Figaro* s'était laissé éclipser ; mais il s'est rattrapé en se-

mant des fleurs sur la mémoire du vertueux trépassé. On rencontre des catholiques qui ont en quelque estime ces deux journaux, *les Débats* et *le Figaro ;* l'un parce qu'il est grave, l'autre parce qu'il ne l'est point. Ils ont dû être doucement édifiés en lisant l'un et l'autre, aux alentours du 2 et du 7 octobre. *Figaro*, par la main de son rédacteur en chef, applaudit au triomphe de Renan, qui fut un des « hommes de pensée pure ». Ne demandez pas à *Figaro* ce qu'il entend par là ; que lui importe ce qu'il entend, ou s'il entend quelque chose ? Il s'agit de louer Renan sans paraître banal ; et la « pensée pure » est tout à fait neuve. Entre le *figarisme* et le *renanisme*, il n'y a qu'une nuance ; Renan, c'est *Figaro* à l'usage des incroyants ; *Figaro*, c'est Renan à l'usage des catholiques. Comme c'est une des ressources du renanisme et du figarisme de mêler la religion à tout, *Figaro* s'empresse de canoniser Renan, quelques heures après sa mort : voilà qui n'est pas banal. La langue dont il se sert ne l'est pas non plus ; mais auprès de cette langue, l'auvergnat est « exquis », limpide même : « Qu'il (Renan) ait été un saint, il ne faudrait qu'un peu d'effort et de bonne volonté à ceux qui ont connu son détachement des choses et son infinie douceur, pour qu'ils se l'imaginent en un état de perfection voisine de celle que l'Église recommande. »

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

Mais *Figaro* a dû être jaloux de l'*Éclair*. Dans

l'*Éclair* du 10 octobre, un vrai prêtre, un prêtre qui a jeté la soutane au pied du mur et le bonnet carré par-dessus les moulins, l'ex-abbé Ledrain, appelait aussi Renan un « saint ». Dans quel calendrier, grand Dieu !

Les *Débats*, cet organe de la modération voltairienne et de la correction pédante, étaient le journal chéri de Renan ; Renan avait fait serment de ne sortir des *Débats* qu'avec le dernier rat. Il en est sorti un peu plus tôt. Mais cette figure dont il s'est servi nous remet en mémoire qu'il fut lui-même classé parmi ces quadrupèdes, rongeurs, voraces et circonspects, dans l'espèce singulière des rats d'Église ; — rat érudit, joignant « la grâce d'un rat de France à la force d'un rat allemand », sachant grignoter l'Évangile, selon le « plan des rats de Teutonie » ; car ce fut là

La grande campagne
Du plus grand rat qu'ait vu Paris ;
Il tira des Juifs un bon prix,
Parut galant en Allemagne....
Il était fils de la souris
Qu'un jour enfanta la montagne [1].

Dès le premier instant, auprès du cadavre encore chaud, les *Débats* attendris et frémissants lançaient les fusées et les foudres de leur éloquence académique : « Nous qui l'avons connu et qui l'avons aimé, nous défendrons sa mémoire et sa doctrine

1. L. Veuillot, *le Rat*.

contre l'intolérance des fanatiques et les sottes parodies des pharisiens[1]. » Et ses œuvres? les *Débats* ne nous disent point s'ils les défendront contre les rats; au cas où ils se chargeraient de ce soin pieux, on aura de la besogne dans la petite rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le lendemain, autre panégyrique : Renan est une de ces « intelligences souveraines,... l'honneur d'une nation et comme la fleur d'une race ». Renan, métamorphosé en fleur (le narcisse des *Débats*), répand son parfum, et ce parfum pénètre toute la rédaction : « Tout ce qui constitue notre personne morale est imprégné de l'esprit de Renan. » Le surlendemain, nouveau thrène sur « la grande lumière qui vient de s'éteindre » ; ce n'est plus une fleur, c'est un soleil et c'est un héros. Ce « grand homme charmant, bon, exquis », était un des convives du dîner mensuel ; or, malgré ses rhumatismes, il arrivait toujours à l'heure exacte, et il avait beaucoup d'esprit; non toutefois au point « d'écraser les humbles » ; car il se donnait le « luxe d'être modeste ». Sur quoi les *Débats* jurent derechef qu'ils défendront ses beaux livres et que ces « beaux livres font désormais partie de la Bible de l'humanité ». Les *Débats* flambent.

Trois jours après (7 octobre), le ton change ; M. Philippe Berger conte ses souvenirs et ses battements de cœur; car le cœur lui battait quand il

1. 3 octobre; article de M. Gaston Deschamps.

allait chez Renan ; et, la première fois, « l'émotion, dit-il, fut si forte, qu'elle faillit me faire tourner la tête ». Le vertige passa ; et depuis vingt ans, malgré les palpitations quotidiennes, M. Berger a pu vivre de pair à compagnon avec ce puissant génie qui « excellait dans l'art d'accoucher les esprits ».

Laissons les *Débats* à leur douleur et allons à l'Institut ; il n'y a que le pont des Arts à traverser ; et Renan a dû faire bien souvent ce trajet. Sur le cercueil où l'on a enfermé ses restes, une plaque porte ces simples mots : « Ernest Renan, membre de l'Institut. » — En 1876, l'Institut (M. Jules Simon le constate avec chagrin[1]) refusa d'assister aux funérailles civiles de Félicien David ; mais depuis quinze ans, *grande mortalis ævi spatium*, on a changé tant de choses ! Ce que l'Académie appelait alors *infamie* s'appelle aujourd'hui la gloire ; et le dictionnaire de l'Académie devra être profondément remanié ; surtout après la réception d'Émile Zola. En attendant, bon nombre d'académiciens suivaient le convoi de Renan : MM. Alexandre Dumas, Hervé, J. Simon, Coppée,... c'est-à-dire le théâtre, la presse, la philosophie, hélas ! et la poésie. L'éloquence académique y trouva aussi sa place, et produisit plusieurs chefs-d'œuvre d'un genre inconnu aux rhétoriques du temps passé. Jamais l'Académie ne s'était évertuée avec autant

1. *Le Temps*, 14 octobre : Mon petit journal.

de zèle et aussi peu de succès à tourmenter le sens des mots, à torturer les syllabes françaises pour les faire sonner dans le vide. Signalons les harangues de MM. Gaston Boissier et Gaston Pâris ; notons pour mémoire le discours de M. Alexandre Bertrand, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; le tout débité avec l'emphase morne qui sied au style fleuri. Rappelons la *Chronique* de M. de Mazade, et n'oublions pas une lettre curieuse de M. Alexandre Dumas.

Pour M. Alexandre Bertrand, Renan fut : 1° « un savant de premier ordre » ; 2° le « modèle des académiciens » ; 3° une « âme religieuse qui avait soif de vérité » et à laquelle « une voix intérieure parlait comme à Socrate » ; 4° « un homme de bien ». Sauf la voix intérieure, dont personne ne se doutait, ces quatre points nous étaient connus ; ce sont les refrains des journaux *renanistes*. — Pour M. Gaston Boissier, Renan « était à la fois un philologue et un artiste, un théologien, un poète, un historien, un philosophe, et partout au premier rang ». Que d'hommes en un seul ! Mais cette merveille s'explique : Renan avait invoqué, sur l'Acropole, « Minerve,... la déesse aux yeux bleus » ; Minerve l'écouta ; et Renan devint un grand académicien qui mérite d'être traité à l'égal d'un grand capitaine. Le lien de ces belles choses est un peu lâche ; Minerve, qui accorda, dit-on, à Pandore le don de broder et de coudre, aurait-elle

été moins libérale envers M. Gaston Boissier ? S'occuper de Minerve, de γλαυκῶπις Ἀθήνη, au beau milieu d'un enterrement, cela sort du moins de la vulgarité.

Avec M. Gaston Pâris, on y rentre d'abord à pleines voiles ; mais après une tempête de mots contre « l'intolérance de l'ancienne Sorbonne », on débarque au pied de l'Olympe où règne Jupiter. Écoutez : Renan était « un philosophe qui tantôt ressentait si profondément l'érudition sacrée du grand mystère de l'univers, et tantôt se plaisait à démêler l'ironie tragique du jeu éternel que Jupiter joue avec lui-même... »

Si nous disions de nous-même, sans preuves écrites et imprimées, que ceci est du français, parlé en 1892, par un académicien, dans la cour du Collège de France, on ne nous croirait point ; mais lorsque M. Gaston Pâris et ses collègues nous annoncent, avec des airs de Jupiter tonnant, que leur confrère mort fut le premier écrivain de France, leur affirmation n'a plus de quoi nous surprendre.

Félicitons M. de Mazade d'être intelligible ; félicitons-le aussi d'avoir caché deux ou trois épines sous les roses dont il enguirlande le cadavre de Renan ; il faut lui savoir gré d'avoir eu ce courage, peu ordinaire chez les Quarante. Seul, M. de Mazade insinue que l'illustre confrère publia des « écrits presque légers » (ce *presque* est charmant);

seul, il ose douter que ce « génie fait d'audace ingénue et de grâce », ait inventé quelque chose ; seul, il s'aventure à rappeler qu'il y a un *au-delà*, et que Renan le blasphémateur « a vu aujourd'hui face à face la grande énigme ». C'est peu, mais pour un académicien c'est *presque* de l'héroïsme ; et nous en faisons à M. de Mazade nos compliments très sincères. C'est de l'originalité, c'est du bon sens, et le bon sens ne court point toujours les rues, aux alentours du palais Mazarin.

Qu'on en juge par M. Alexandre Dumas ; il ne se possède plus ; il monte sur le trépied, il s'extasie, il prophétise, il canonise. Cet homme, qui touche à ses soixante-dix ans, se pâme devant Renan, le pieux et le pur ; il chante « l'unité de cette admirable vie de sage, — pourquoi ne pas dire de saint?... ces grandes leçons d'amour évangélique, d'enthousiasme chrétien,... cet ensemble de vertus patriarcales,. . cette vie si remplie et si utile ! » — Le « Pape de la libre-pensée », l'auteur de l'*Abbesse de Jouarre*, de l'*Eau de Jouvence* et des « gaudeamus » universitaires, salué du titre de « saint » dans l'*Écho de Paris*, l'organe attitré de la pornographie, par le vieil apôtre du divorce, quelle leçon pour qui veut entendre ! Pour l'un et pour l'autre, quel châtiment !

Si les puissants qui siègent sur le velours de l'Institut, arrivés au comble de la fortune, c'est-à-dire au bout de leurs désirs, se permettent de

semblables dithyrambes, les gens de lettres encore à mi-côte, qui ont encore des ambitions et qui doivent faire du zèle, restent-ils beaucoup au-dessous de leurs anciens? Non, assurément ; ils les atteignent parfois, et parfois ils les dépassent. Tous y travaillent : depuis les forts, MM. Anatole France, Jules Lemaître, Émile Faguet, jusqu'à M. Narcisse Quellien, un Breton natif du pays de Tréguier, comme Renan, qui se trémoussait dans le halo de Renan, qui ne serait pas trop fâché d'être quelque chose, qui accepterait avec reconnaissance une fonction de bedeau dans le temple de Renan, ou une toute petite place dans un petit bas-relief du piédestal de ce grand homme.

Écoutons et instruisons-nous. Les longues études de critique sur les volumes à 3 fr. 50 nous révéleraient avec moins de précision l'état actuel des esprits chez les représentants de ce qu'on nommait, sous l'ancien régime, les *Belles-Lettres*.

M. Anatole France, que l'on ne s'imaginait pas sensible à ce point, se désole et pleure ; il « écrit en pleurant et sent la plume trembler entre ses doigts... Nous avons perdu notre maître, notre lumière, notre chère gloire ! » — *Quis desiderio sit pudor aut modus?*

Pour M. A. France, les doutes de Renan avaient « l'efficacité d'une croyance » ; ces doutes l'engageaient à devenir, après son maître, « le meilleur des hommes, le parfait honnête homme, le grand

philosophe et le bon citoyen ». (Est-ce que M. A. France a voulu rédiger une épitaphe ?) Dans le laisser-aller de son chagrin, M. A. France nous apprend que son maître avait « une forte tête penchée sur l'épaule », et « des mains grasses de prélat », un « vaste corps » et « une voix pleine et grasse ». (*Grasse* comme les mains ?) Pendant qu'il était en veine de confidences, l'aimable disciple aurait pu nous apprendre si, depuis le séminaire, le savon avait passé sur ces mains grasses et sur ces ongles en deuil ; à Saint-Sulpice, le savon et les mains du jeune hébraïsant ne se rencontraient guère : il y avait antipathie entre ceci et cela. M. A. France préfère nous assurer que Renan était « un demi-dieu mortel » et un des plus « magnifiques exemplaires de l'humanité [1] ». Malheureusement on le savait déjà.

M. Jules Lemaître a-t-il aussi pleuré le cher maître ? Son oraison funèbre ne porte aucune trace de larmes [2] ; mais il est clair qu'il doit être affligé, bien que cela paraisse peu. La figure de Renan, l'esprit de Renan, les mots de Renan, la science de Renan, les sourires de Renan et ses rhumatismes hantaient M. Jules Lemaître. Quand il était à court d'idées, il parlait de Renan : M. Renan a dit ceci ; il a fait cela ; il est très habile ; il est bon ; il est *exquis*. Le cher maître une fois disparu,

1. *Le Temps*, 9 octobre.
2. *Les Débats*, lundi 10 octobre.

M. J. Lemaître devra vivre uniquement de son propre fonds.

En attendant, il s'amuse, il *renanise* autour du cher mort. Il déclare que Renan a été « mis au monde par un décret spécial et nominatif de l'Éternel »; que Renan « nous a sauvés de l'impiété »; que Renan « est né prêtre »; que Renan fut un « bénédictin » (j'en fais mes condoléances aux Bénédictins); que Renan, dans ses leçons au Collège de France, commentant Reuss, Graf, Kuenen et Wellhausen, « avait l'air de les comprendre »; enfin que Renan « est un Breton qui est un Gascon ». Après quoi M. J. Lemaître songe que son cher maître le regarde écrire cet article, « du fond de son immortalité »; car le cher maître n'est pas un Papou; un Papou, selon Renan, ne peut pas avoir une âme immortelle; cette faveur est réservée aux savants qui habitent aux antipodes de la Papouasie !

Pauvres gens de lettres, pour qui la mort même n'est plus une chose sérieuse! Pauvres « orphelins » de Renan! C'est à M. Émile Faguet que nous empruntons ce terme; il l'a trouvé dans « l'émotion de tout son être intellectuel,... dans la sensation intime et profonde d'abandonnement et d'orphelinat[1] ». Dans cette sensation d'orphelinat, il arrive à M. Émile Faguet d'écrire comme il suit : « Renan... a eu dix fois moins d'ambition que son

1. *Revue bleue*, 8 octobre.

génie n'en comportait, et a gagné dix fois moins d'argent qu'il n'eût été tout naturel et comme forcé qu'il en gagnât. » Voilà pour la forme ; voici pour le fond : « Exclusion faite du surnaturel, c'est-à-dire... de la divinité de Jésus, Renan était resté chrétien très profondément. » C'est le discours du juge à l'accusé : Mon ami, vous êtes un voleur, un scélérat fieffé ; vous avez tué père et mère ; à part cela, vous êtes le plus honnête homme du monde ; continuez, mon ami. Ainsi, exclusion faite de la foi chrétienne, Renan a été un très bon chrétien ; il a été aussi « un stoïcien et un bénédictin, ce qui est à peu près la même chose ».

Oh ! oui, à peu près. Mais qu'est-ce donc que M. Lemaître et M. Faguet ont contre les Bénédictins, pour leur jeter, à propos de Renan, la même injure ? Les Bénédictins m'en voudraient, si je reconnaissais en chacun d'eux une aussi prodigieuse somme de vertus que M. Faguet en découvre chez son profond chrétien ; il y découvre même un amour profond de « la chasteté ».

Décidément, M. Émile Faguet, en homme d'esprit, aura voulu, malgré sa sensation d'orphelinat, jouer un bon tour aux abonnés de la *Revue bleue ;* et je parierais qu'à la dernière ligne de son article il riait à gorge déployée.

IV

L'Université ne riait probablement pas aux funé-

railles de Renan ; l'*Alma Mater* ne rit guère ; mais, le 7 octobre, elle était en fête. Ces obsèques triomphales et *laïques* étaient décernées à l'un des siens ; le transfuge de Saint-Sulpice était une de ses gloires ; c'était, si j'ose dire, un de ses plus zélés missionnaires parmi la jeunesse des écoles.

Renan a fondé l'Association générale des étudiants; cette congrégation très *laïque*, « frappée d'un deuil cruel », avait sa place dans le cortège du patriarche. Parmi les plus brillantes couronnes, à côté de celle du Grand-Orient, faite d'immortelles rouges et jaunes en forme de triangle, on remarquait celle de ladite Association, composée de roses rouges et thé, traversée de palmes, avec cette inscription : *Les étudiants de Paris à Ernest Renan*. Voilà une jeunesse qui promet; elle est fidèle aux leçons qu'elle a reçues; du reste, ses maîtres étaient là ; entre autres, M. Lavisse, académicien élu et *archevêque du pays latin*. C'est à ces excellents jeunes gens que l'autre maître de morale, celui qu'on portait au cimetière, avait tenu les discours dont on se souvient; leur répétant, après tous les alinéas : « La vie doit être gaie, ou n'être pas... Amusez-vous ! » les exhortant, avec les petits airs de candeur qui lui étaient familiers, à la débauche; et avec un haussement d'épaules ou un demi-ricanement : « La morale chrétienne ne l'entend pas ainsi ! » Tant pis pour la morale chrétienne. Tôt ou tard, « la vieille loi romaine et chrétienne » du

mariage légitime et chaste s'en ira au pays des vieilles lunes. Amusez-vous !

Évidemment nous ne transcrivons qu'une partie des sermons de Renan aux étudiants de Paris ; mais le rédacteur en chef de la *Libre Parole* a eu raison d'écrire :

Rien n'était pénible à entendre comme les *gaudeamus igitur* qui sortaient sans cesse de ces lèvres flasques et pendantes. C'était le ricanement sénile de Voltaire, moins l'esprit du dix-huitième siècle [1].

Ce n'est pas sans cause que l'on avait fait enlever du char funèbre les quatre anges d'argent placés aux quatre angles. Outre le motif de l'incrédulité de Renan, il y en avait un autre, non moins évident : à quoi bon des figures d'anges autour du corps de cet immonde vieillard ?

Mais pour l'Université des Jules Simon, des Lockroy, des Bourgeois, Renan était un maître idéal, le Maître. L'Université avait fait pleuvoir les faveurs sur cette tête si chère ; c'est un ministre de l'instruction publique, M. Bardoux, qui, en 1878, proposa Renan pour le grade d'officier de la Légion d'honneur : on se rappelle que le maréchal de Mac-Mahon refusa de signer le décret ; ce fut un des actes les plus méritoires de sa présidence. M. Grévy ne connaissait point ces scrupules ; il signa, de la même main qui paraphait les décrets d'expulsion

1. M. Édouard Drumont, 3 octobre.

contre les religieux et les recours en grâce des bandits.

Au ministre de l'instruction publique appartenait doublement le droit de prononcer l'éloge funèbre d'un professeur qui aida si bien l'Université et le gouvernement dans l'œuvre de la déchristianisation de la France. M. Bourgeois n'a point failli à ce devoir. Son discours est sonore comme l'est généralement ce qui est vide ; il est agaçant et ennuyeux comme tout ce qui sonne faux. Selon M. Bourgeois, Renan, lorsqu'il trahit sa foi, fut sublime ; rien que cela, mais il le fut. Il aima la vérité, la liberté, l'humanité (et l'Université ?) : il commence à vivre. C'est tout. Mais à travers ce fatras, il est une phrase que nous devons cueillir et enchâsser ; la voici :

> Avant même que sa main fût arrêtée par la mort, Renan avait pris place parmi les *classiques* de la France.

Classique n'est pas ici une métaphore. Les littérateurs en rupture de ban avec la morale ou le sens commun, ont fait de Renan un *saint ;* la République athée en a fait un dieu ; l'Université en a fait un classique, voilà deux ans déjà. Nous avons entre les mains le volume de 345 pages, intitulé : Ernest Renan, *Pages choisies à l'usage des lycées et des écoles normales ; programme de 1890*. Ce livre porte au dos, en première ligne, l'annonce des *Lectures choisies de Jean-Jacques Rousseau ;* Jean-

Jacques, Voltaire, Renan, ce sont les nouveaux classiques de l'Université, de celle qui prend désormais pour devise : « Vive la Révolution ! »

Quant aux *Pages choisies*, on les dirait choisies uniquement en vue d'inspirer aux jeunes nourrissons de l'Université le scepticisme, la haine de Jésus-Christ, le mépris de la Bible, de l'Église, de l'ancienne France, et un dédain précoce pour la vérité et la vertu. Presque tout cela est extrait de la *Vie de Jésus* et de l'*Avenir de la science*. Détachons-en quelques morceaux ; il est bon de faire ressortir, par des exemples neufs, les leçons de l'*Alma Mater*, à qui l'État prodigue les millions de la France.

Commençons par la philosophie :

Il y *a à* peine cinquante ans [1] que l'humanité *a a*perçu le but de sa destinée. (P. 6.)

La culture intellectuelle est une religion, et la religion la plus parfaite. (P. 32.)

Mieux vaut le soldat que le prêtre, car le soldat n'a aucune prétention métaphysique. (P. 99.)

La religion et la morale elle-même (disparaîtront)...; la raison est la seule loi du monde. (P. 10-12.)

Il faut que l'Église catholique efface de son orgueilleuse basilique : *Christus regnat*, *Christus imperat*. (P. 128.)

Le protestantisme est... le plus beau développement intellectuel et religieux que la conscience réfléchie ait produit jusqu'ici. (P. 203.)

Passons à l'histoire. L'Histoire sainte, et entre

1. Depuis Strauss et Renan.

autres récits, le fait du Sinaï et du Décalogue divin est un amas de contes en l'air (p. 107-111); David est « un bandit »; et les chrétiens qui croient aux beaux sentiments de ce bandit, dans les Psaumes, sont des imbéciles (p. 112-117). Les *demi-dieux* de l'humanité sont : « Orphée, Thoth, *Moïse*, Zoroastre, Vyasa, Fohi,... puis Confucius, Lao-tseu, *Salomon*, Locman, Pythagore, Empédocle ». (P. 83-84.)

L'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à la troisième République, se définit ainsi :

Des siècles de hautaine contrainte, les mystères d'une politique sacerdotale, une verge de fer, des bûchers.... (P. 86-87.)

Nos pères étaient des idiots gouvernés par des monstres :

Autrefois, pour être bon Français, il fallait croire à la colombe de Clovis, aux antiquités nationales du trésor de Saint-Denis, aux vertus de l'oriflamme, à la mission surnaturelle de Jeanne d'Arc.... (P. 87.) Le barbare, le prince laïque le plus brutal était un libérateur, comparé au prêtre chrétien, ayant à sa disposition le bras séculier. (P. 105.)

Les Ordres religieux sont des réunions de sots; les efforts des Jésuites vers la science aboutissent « aux folies ridicules du Père Hardouin » (p. 202). Les Sulpiciens sont des niais qui « manquent de critique en s'imaginant que le catholicisme des théologiens a été la religion même de Jésus et des

apôtres » (p. 319); d'ailleurs ils sont voués à « une médiocrité voulue, systématique. Ils font exprès d'être médiocres. » (P. 320.)

Écoutez encore ceci :

Lemaistre de Sacy confessant sa mère au lit de mort, sainte Françoise de Chantal abandonnant ses enfants pour suivre François de Sales, Mme de Maintenon enlevant les filles à leur mère pour le salut de leur âme, nous paraissent avoir péché contre la nature. A quoi donc servent les saints ?... (P. 209.)

Les *Pages choisies* apprennent beaucoup d'autres choses à la jeunesse des lycées ; nous en faisons grâce à nos lecteurs. Il se mêle aussi à tout cela des leçons de littérature et des modèles de style ; en voici au moins un, pris un peu au hasard :

Mais *que* je retrouve bien plus dans vos sublimes folies les besoins et les instincts suprasensibles de l'humanité, *que* dans ces pâles existences *que* n'a jamais traversées le rayon de l'idéal, *qui*, depuis leur premier jour jus*qu'à* leur dernier moment, se sont *déroulées* jour par jour, exactes et *cadrées*, comme les feuillets d'un livre de comptoir ! (P. 44.)

N'est-ce pas que M. Bourgeois, grand maître de l'Université, et l'Université tout entière, ont raison d'appeler Renan un artiste, un styliste incomparable ? Mais puisque nous sommes sur ce chapitre, achevons notre pensée. Les admirateurs, les adorateurs de Renan prétendent nous imposer comme un dogme, ou comme un axiome, son *incomparable* talent d'écrire ; ils l'ont dit, répété, proclamé, im-

primé partout. Il ne manque point d'honnêtes gens disposés à faire chorus, à répéter ce même axiome, de confiance; habitués qu'ils sont à croire sur parole des hommes qui ont un nom, une notoriété, et le don d'affirmer avec force. Mais combien parmi ceux qui affirment si hautement, et parmi ceux qui croient si bonnement, ont eu le courage de lire cet écrivain merveilleux?

Il ne serait donc pas superflu, et il ne serait pas trop malaisé de détruire la légende de Renan « premier prosateur du dix-neuvième siècle »; légende dont on nous rebat les oreilles. S'il en est besoin, nous y reviendrons; toutefois dès aujourd'hui nous estimons qu'il n'est peut-être pas hors de saison d'insinuer quelques remarques utiles.

Notre but en ce moment n'est point d'étudier à fond la question du style de Renan; mais les journaux à la dévotion de Renan, les harangueurs académiques ou autres, les disciples, les *orphelins*, ont prôné ce style « magique », avec un aplomb, une morgue, une pédanterie, qui ressemble à un défi, et qui provoque les réserves. Ces réserves, nous les voulons faire, ou tout au moins les signaler; nous compléterons ce travail, quand l'occasion s'en présentera.

Voilà vingt-cinq ou trente ans, un prosateur d'un certain mérite, L. Veuillot, écrivait : « Il y a du pathos et du précieux dans M. Renan; il y a du plâtre dans son style, comme dans son érudi-

tion[1]. » Tout récemment, un maître de la critique sérieuse, M. Edmond Biré, entreprenait de montrer ce plâtre, de le faire toucher du doigt; il y réussissait, avec autant d'esprit que d'à propos. Il appuyait ses preuves de citations convaincantes; nous nous bornerons à résumer ses preuves en quatre petits paragraphes[2].

1° La première qualité du style, c'est, selon Buffon et tous les maîtres, « la vérité du style »; en d'autres termes, la conviction, la bonne foi de l'écrivain, éclatant dans l'expression de la pensée, lui donnant vie, chaleur et force. Or, tout cela fait défaut à Renan; et lui-même l'avoue en maint endroit. Il élève le scepticisme à la dignité de « sentiment exquis » et se moque des « opinions arrêtées ». De là, chez lui, ce style chatoyant, ondoyant, mais flasque et vide, sans fermeté comme sans éclat.

2° Le style de Renan est celui d'un homme qui, pour remplacer les choses, cherche les mots, toujours en quête d'effets et de poses ; c'est le style pédant; voilà pourquoi ses pages scientifiques ou historiques sont hérissées de latin, de grec, voire d'hébreu : comme celles des lourds érudits du seizième siècle.

1. *Mélanges*, 3e série, t. I, p. 274. — Notre regretté confrère le P. J. de Bonniot, avança et prouva la même proposition dans les *Études*, au mois d'octobre 1889.

2. *Gazette de France*, feuilleton littéraire du 18 octobre 1892.

3° L'adjectif-épithète est la ressource de l'écolier ; l'épithète rare, précise, variée, est la marque de l'écrivain. Or, les épithètes banales, toujours les mêmes, fourmillent dans les ouvrages où Renan s'est le plus appliqué ; surtout dans la *Vie de Jésus*, si bien écrite ! Partout, les épithètes flottantes, accolées aux objets les plus disparates ; tout est : *doux*, *suave*, *exquis*, *distingué, ravissant*, *délicieux*...

La campagne (de Galilée) devait être *délicieuse*.... Nazareth est un *délicieux* séjour !... En sortant de Tibériade, un *délicieux* bosquet.... La *délicieuse* oasis de Jéricho.... Cette *délicieuse* théologie d'amour.... L'histoire du christianisme naissant est une *délicieuse* pastorale.... La parabole est un genre *délicieux*.... Cette *délicieuse* pastorale du fils prodigue.... Le *délicieux* psaume LXXXIV.... Jésus est un *délicieux* moraliste.... Marc-Aurèle laisse après lui des discours *délicieux*,... etc.

4° Les disciples de Renan lui reconnaissent le don *exquis* et *délicieux* de la description ; ils se pâment devant cette poésie *suave*. M. Edmond Biré s'est donné le *délicieux* plaisir de mettre en regard une description de Renan, la plus fameuse, celle de Nazareth, avec une page de Chateaubriand. Et, comme le fera tout lecteur impartial, il conclut que le talent du styliste Renan est « maigre et sec ». Ajoutons que son imagination est terne et froide. Sa description de Nazareth est une bonne page du dictionnaire de géographie.

Non, cet homme jaloux de Bossuet[1] n'est point

1. Voir sa lettre à Alphonse Peyrat ; *Univers*, 15 octobre.

le premier prosateur du siècle ; c'est un écrivain de second ordre, comme c'est un savant de seconde main. Ses thuriféraires, ses « orphelins », écrivent aussi bien que lui ; souvent mieux. M. A. France, par exemple, possède le même balancement cadencé, régulier, monotone de la phrase ; mais son style rythmé est maintes fois intéressant et il devient presque gai. Le style de Renan, dans ses œuvres *sérieuses*, est monotone, d'une monotonie ennuyeuse, étouffante. A travers cette prose, il ne circule ni air ni lumière. L'imagination est de courte haleine ; le coloris pâle ; l'esprit sans ailes ; l'expression filandreuse, recherchée, commune.

Sauf les récits, parfois les dialogues, où Renan babille, papillonne, miroite (sans dépasser la moyenne), il est poseur, pesant et louche. Dans les œuvres philosophiques, les idées, sans franchise et sans énergie, se traduisent en petits bouts de phrase qui courent les uns après les autres, à la débandade, sans se tenir et sans s'appeler. La pensée fuit en se tortillant comme le reptile, en frétillant comme le lézard ; c'est le caractère du *renanisme* littéraire.

Il est une curieuse expérience, que nous avons faite et que tout le monde, avec un peu de patience, peut vérifier ; elle consiste à ouvrir un des ouvrages philosophiques de Renan, à prendre un alinéa quelconque, à le lire en commençant par la dernière phrase. Cela se suit tout aussi bien que si

l'on commençait par la première ligne ; on ne perd point le fil des idées ; le fil n'existe pas. Au surplus, le lecteur qui dépasse la quatrième page sans bâiller est un homme fort.

Ni là ni ailleurs, chez Renan, on ne sent une âme. Aucune passion, aucune flamme, aucune fierté, aucune grandeur, aucun souffle qui élève et emporte. C'est de la musique, nous assure-t-on ; soit, mais de la musique à la manière des tziganes ou des orgues de Barbarie. Une œuvre littéraire, au dire de La Bruyère et de tous les habiles, est faite de main d'ouvrier, quand elle « vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux [1] ». Les livres de Renan, jugés d'après cette règle, se placent au niveau du *Mercure galant*, ou plus exactement, bien au-dessous, car le *Mercure* est inoffensif. Tout dans l'œuvre de cet homme tend à baisser les âmes, ou à les troubler, ou à les décourager. Nulle part une pensée généreuse, qui jette en pleine vérité, qui pousse en pleine vertu. Il s'amuse.

La Bruyère écrit encore, au même endroit : « Il y a des esprits plagiaires, traducteurs, compilateurs ; ils ne pensent point ; ils disent ce que les autres ont pensé. » Est-il nécessaire de démontrer que c'est là précisément le cas de Renan ? Il n'est pas un penseur. Son collègue de l'Académie et des *Deux Mondes*, M. de Mazade, le mesure d'un mot :

1. *Caractères*, chap. Ier.

« Il n'a fait que donner une forme nouvelle à des idées assez vieilles [1]. » Il ne discute même pas, il n'argumente pas, il ne raisonne pas, il ne prouve pas. Au séminaire de Saint-Sulpice, il avait un talent assez commun, surtout chez les esprits mal faits : il était habile à poser des objections ; c'était son fort : mais ce n'est pas le signe de l'homme fort. Dans ses livres, il multiplie les points d'interrogation, les *peut-être,* les affirmations fuyantes ou les propositions qui ne s'appuient sur rien ; c'est l'aplomb des gens qui ne sont ni sûrs ni braves. L'affirmation sans examen ni preuves est un de ses moyens philosophiques ; le seul qui lui ait bien réussi.

Où est la méthode scientifique découverte par Renan ? le système fécond ? la route lumineuse frayée à travers les obstacles, ou sur les hauteurs ? Il s'est borné à mettre en œuvre, avec une certaine habileté, des idées venues d'Allemagne ; il habille Strauss et les Prussiens modernes à la française ; bref, il travaille avec adresse, mais toujours d'après autrui.

Quant à ses connaissances elles furent nombreuses, considérables, comme celles des érudits parasites ; mais à peu près toutes d'emprunt. Ne parlons pas de son hébreu ; il savait l'hébreu ; mais probablement, même à la fin de sa vie, les conseils de son ancien maître, M. l'abbé Le Hir, malgré sa

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre.

« médiocrité » sulpicienne, ne lui auraient pas été inutiles. Comme philologue, où est son originalité, sa supériorité ? Ce furent des livres allemands, envoyés en cachette par sa sœur, qui lui firent perdre sa vocation : depuis lors, il a remué ces énormes entassements de menus détails, qui sont l'érudition allemande ; il y a puisé à pleines mains ; il a transcrit avec une docilité de copiste, reproduisant jusqu'aux bévues des philologues d'outre-Rhin.

Dans dix ans, ou dans dix mois, s'il est encore question de lui, les vrais savants hausseront les épaules à propos de sa science ; comme les gens de bonne foi riront des vertus que lui prêtent les harangueurs boulevardiers ou officiels ; entre autres M. Bertrand, qui, sans rire, appelle Renan un « homme de bien ».

Au lieu d'enguirlander son cadavre de fleurs plus ou moins fraîches et de phrases plus ou moins sincères, qu'on nous cite donc des traits de vertu, des services rendus, un tout petit acte d'héroïsme civique ou autre : dans une vie de soixante-dix ans, il a pu s'en produire ; qu'on nous le dise. Michelet, dont on veut faire un acolyte de Renan au Panthéon, a du moins sauvé la vie à un chien en train de se noyer. Mais Renan, le jouisseur, l'égoïste, quand donc s'est-il dévoué pour quelqu'un ou pour quelque chose ? Quelles misères a-t-il consolées ? En fait de souffrances, en a-t-il jamais connu et

senti d'autres que les siennes? Où sont les blessures reçues dans le combat de la vérité? Il a vécu pour lui-même; et de tous les panégyriques écrits ou prononcés autour de son cercueil, on a le droit de dire, comme Hamlet : *Des mots, des mots, des mots.*

On nomme Renan un *homme de bien ;* mais a-t-il même été ce qu'on appelle un homme? A-t-il eu une volonté, un caractère, une conviction vigoureuse? A-t-il une physionomie franche et fière Ses blasphèmes et ses attaques révèlent-ils même un semblant d'énergie? Certes, il y a loin d'un Luther, ou du Satan de Milton, à ce professeur orné de décorations et nanti de beaux revenus. Renan eut à peine la hardiesse d'affirmer ses négations; il niait, en regardant d'où vient le vent. Il avait pris pour devise : « Je ne suis qu'un curé manqué; » ce ne fut point le renégat audacieux, conservant je ne sais quoi de grand jusque dans sa révolte; par exemple, Lamennais, foudroyé, haineux, frémissant.

Renan, lettré douceâtre, fut un Judas épicurien, ne sachant que murmurer des *ave rabbi*, à demi-voix, avec des demi-sourires. Il blasphémait en se moquant; il n'était hardi que jusqu'à l'impertinence.

De là son influence sur les âmes à qui toute énergie répugne; influence néfaste, influence profonde. L'un de ses disciples, un de ceux qui le

représentent le mieux, M. Jules Lemaître, écrivait l'autre jour : « Je suis pénétré de Renan... Nul esprit n'a si puissamment agi sur moi [1]. » Par malheur, M. Lemaître n'est pas le seul, ni peut-être le plus atteint.

Des littérateurs et des penseurs ont déclaré, avec non moins de certitude, que l'esprit de Renan avait imprégné la société contemporaine ; il y a là du vrai, et beaucoup ; le mal est plus grave que d'aucuns ne se l'imaginent. Le *renanisme*, le scepticisme, ironique, frivole, figaresque, gouailleur, règne partout ; il brise, amollit, réduit les volontés ; il paralyse les élans généreux ; il tue les caractères. Quand on se moque de tout, on ne se gêne plus pour rien ; le dévouement, le courage deviennent des balivernes dont il faut rire, ou ne pas s'inquiéter.

Maintenant, qu'on porte Renan de Montmartre au Panthéon, dans cette nécropole « en discrédit », comme parle M. Ranc ; mais qu'on dise pourquoi. Ni l'homme, ni le savant, ni l'écrivain ne mérite ces honneurs coûteux ; et jamais le gouvernement de la République n'aurait songé à lui, s'il avait été chrétien fidèle. On exalte en lui l'ennemi et l'insulteur de Jésus-Christ ; pas autre chose.

Renan a écrit, en parlant de la basilique nationale de Montmartre, non loin de laquelle il aura

1. *Débats*, 18 octobre.

dormi quelques semaines : « Je doute que cette église reste toujours église du Sacré-Cœur. »

Nous doutons, nous, que l'église Sainte-Geneviève soit toujours salie de ces cadavres sacrilèges ; mais nous demandons que les auteurs de pareils attentats aient la franchise de leurs actes et de leur impiété ; qu'au jour où ils arracheront la croix du Panthéon, ils effacent les mots gravés au fronton de ce temple, pour y écrire :

AUX BLASPHÉMATEURS ET AUX CORRUPTEURS LA RÉPUBLIQUE RECONNAISSANTE.

FIN

PARIS
IMPRIMERIE DE D. DUMOULIN ET Cie
5, rue des Grands-Augustins, 5

Imprimerie D. Dumoulin et Cie, à Paris.